

EN VENTE PART

A LYON

chez tous les Libraires

A PARIS

chez Lucien MARPON

galerie de l'Odéon

LE RÉVEIL

JOURNAL PARIS-LYON

S'ADRESSER AU GÉRANT

à son domicile

RUE CALLAS, 44

SOMMAIRE :

De l'existence de Jésus.	ALBERT BAUME.
Correspondance parisienne	BARILLOT.
Faits et gestes de Polichinelle et Triboulet	HECTOR.
Chronique lyonnaise	RODOLPHE D'ISIS.
Le Problème des origines	ALFRED DEBEAUCY.
Théâtre de Lyon :	
1 ^{re} partie	LÉON SAINT-URBAIN.
2 ^{me} partie	
Feuilleton : Impressions de voyage d'un oiseau-mouche	A. DEBEAUCY.

M. RENAN

ET

LA VIE DE JÉSUS

(SUITE)

I.

DE L'EXISTENCE DE JÉSUS.

Jésus a-t-il réellement existé ?

Etrange question pour plusieurs et que nous n'eussions pas soulevée.

Mais quand la réalité est embellie par la fiction, quand la légende se mêle à l'histoire, il est souvent difficile de faire la décomposition de l'alliage. Le rationalisme a rompu avec la tradition, et la critique a le devoir, dans la recherche des origines, d'être exigeante, sceptique même.

Pourquoi les idées que Wolf a appliquées à l'Iliade et Niebuhr à l'Histoire romaine n'auraient-elles pas été transportées à la critique de la Bible ? Et puisqu'elle a pu nier l'existence d'Homère, pour en faire le génie impersonnel de la Grèce, l'Iliade et l'Odyssee n'étant pour elle que l'ouvrage héréditaire des rhapsodes, pourquoi s'étonnerait-on qu'elle ait diminué la personnalité quelque peu fantastique de Moïse et douté de l'existence de Jésus ? Après le renversement des idoles païennes, pourquoi aurait-elle négligé de vérifier les héros bibliques ? D'ailleurs si, toutes vérifications faites,

la conclusion est en faveur de l'existence de Jésus, le christianisme n'aura pas à se plaindre des recherches.

Il est facile de comprendre qu'on ne peut franchir le seuil d'une étude sur la fondation du christianisme avant d'avoir résolu cette question préliminaire de l'existence du fondateur.

Si Jésus n'est qu'un mythe, un être allégorique, un héros légendaire, le génie incarné de la réforme produite par le christianisme, l'origine de cette transformation est toute différente. Elle devient difficile à saisir, plus difficile à expliquer et son histoire est à refaire.

C'est l'absence de tout document historique remontant à l'époque de Jésus, c'est-à-dire à la première moitié du premier siècle, qui a fait jeter des doutes sur son existence. Les évangiles que nous possédons sont tous d'une date postérieure, et, par conséquent, d'une époque où la légende avait déjà pu prendre corps et se conserver par des relations écrites.

Au commencement de ce siècle, deux auteurs dont les ouvrages ont eu une vogue immense, Dupuy (*Origine de tous les cultes*), et Volney (*les Ruines*), ne se sont pas contentés d'exprimer des doutes, ils ont nié d'une manière absolue l'existence de l'homme nommé Christ. Ils ont soutenu que le Christ c'est le soleil et que le christianisme n'a jamais été autre chose que l'adoration du soleil. Ce système ne paraît plus avoir à cette heure le moindre partisan. Sans doute le premier auteur, semant l'érudition à pleines mains, a bien démontré victorieusement qu'un grand nombre de dogmes et de rites introduits dans le christianisme n'ont été que des emprunts faits aux religions païennes qui l'avaient précédé et particulièrement à celles qui avaient pour objet le culte du soleil sous divers noms mythologiques. Mais de là à conclure que l'adoration du soleil et le christianisme sont une seule et même chose, il y a tout un monde. Dupuy, d'ailleurs, ne voit l'origine et la réalité des religions que dans les sphères célestes.

Pour d'autres historiens sceptiques, l'invention de ce personnage miraculeux, divin, qu'on a appelé Jésus, était une nécessité du temps.

Et voici comment ils raisonnent :

« On ne peut sans danger refuser toujours à un peuple la réalisation de ses espérances, des rêves qu'il a caressés et qui ont engourdi ses douleurs.

« Un Messie libérateur était depuis longtemps promis au peuple de Dieu. La Judée, humiliée et frémissante, l'appelait de tous ses vœux. Partout dans le sein de la Palestine, des voix prophétiques annonçaient l'heure prochaine de la délivrance. L'ébranlement était général.

« Bientôt l'attente ne fut plus possible et l'imagination s'exaltant on donna comme une réalité ce qui n'avait été qu'une espérance. Peu à peu le bruit se répandit que le Messie était apparu. Il se nomme Jésus, s'écrie-t-on, c'est-à-dire *Sauveur*, nom symbolique. Il n'a vécu que quelque temps, mais, comme Moïse et les prophètes, il a prouvé sa mission par des miracles. Il s'est ressuscité lui-même et s'est ensuite envolé au ciel. Il a réformé et adouci l'ancienne loi. Il a calmé les impatients et consolé les pauvres en leur promettant le royaume de Dieu. Enfin, il a annoncé son prochain retour sur la terre et la glorification à venir du peuple d'Israël.

« Ces récits messianiques ne firent que grandir avec le temps, puis on sentit le besoin de résumer la tradition populaire, d'écrire la légende. L'imagination avait brodé à son aise et elle avait modelé et façonné son personnage d'après le type conçu par les prophètes et représenté dans les Ecritures.

« Il est donc probable que les évangiles ne sont que l'histoire imaginaire, allégorique et plusieurs fois remaniée d'un Sauveur qui n'a jamais paru, mais qui a grandi sans cesse jusqu'à devenir Dieu. C'est une œuvre politique qui donne satisfaction aux sentiments et aux vanités de la multitude et calme ses colères. »

Il faut reconnaître qu'on a su donner à toutes ces hypothèses une certaine vraisemblance. Elles sont agencées avec art et les conséquences déduites avec habileté. Mais sont-elles suffisantes, même pour faire naître sérieusement le doute ?

Assurément non. Et ceux qui invoquent ces probabilités le reconnaissent eux-mêmes, car ils s'ef-

forcent de puiser d'autres arguments dans l'histoire et dans les livres.

Ils font d'abord observer que plusieurs sectes chrétiennes des premiers siècles, les Séthiens, les Valentiniens, les Carpocratens, etc., n'admettaient Jésus que comme un être allégorique, une émanation de l'esprit divin.

Ils invoquent ensuite le silence de l'histoire profane. Les évangiles seuls parlent de Jésus et de sa mission.

Or, ajoutent-ils, si l'Evangile était une histoire vraie, les faits qui se rattachent à son existence matérielle, faits nécessairement positifs, nous seraient connus.

Mais la date précise de sa naissance reste complètement ignorée. Et il en résulte que toute la chronologie ancienne et moderne a pour point de départ une fiction convenue. Suivant plusieurs chronologistes, l'ère vulgaire devrait être avancée de quatre années.

Nous ne savons pas davantage dans quelle saison Jésus est venu au monde. La tradition de l'Eglise se prononce pour l'hiver, mais parmi les savants les uns inclinent pour le printemps, les autres pour l'automne.

L'époque et l'âge de sa mort ne sont pas mieux fixés.

Il en est de même de la durée de sa mission. Tandis que les uns l'évaluent avec les évangiles synoptiques à une année, les autres l'étendent à trois avec l'évangile de Jean.

Si la peinture et la sculpture, se préoccupant fort peu des incertitudes historiques, ont traditionnellement représenté le Christ, d'après les inspirations de l'art, comme le plus beau des enfants des hommes, il faut bien reconnaître que nous ne possédons aucun renseignement certain sur la personne du héros. Plusieurs apologistes Pères de l'Eglise, — Justin, martyr, Tertullien, Clément d'Alexandrie, Cyrille, Origène, sont loin de faire l'éloge de sa beauté physique. — Ils le gratifient d'un extérieur commun, disgracieux, même ignoble, de telle sorte qu'il n'aurait rien à envier à Socrate. D'autres au contraire : saint Jérôme,

Feuilleton du Réveil.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

D'UN OISEAU-MOUCHE

(SUITE)

Quelle détestable habitude que celle de passer les nuits, me disais-je en quittant le temple de la folie... et des concerts de charité. Comment les hommes peuvent-ils se résigner, pour le plaisir de quelques extravagances nocturnes, à subir les tortures du lendemain ? Après une nuit sans sommeil, les oiseaux ont la tête lourde, l'air hébété, l'intelligence moins vive et le regard morne et triste ; mais les hommes sont bien plus attristés et bien plus abattus encore. Ils sont décomposés, leur pâleur est livide ; on les voit : jaunes, gris et vert... et dire que c'est précisément ce moment qu'ils choisissent pour se livrer aux travaux d'hercules !

J'étais bien franchement disposé à cacher ma tête sous mon aile et à m'endormir du sommeil de l'innocence, mais le moyen !

Zora, Frédéric et moi, nous étions montés ensemble dans une de ces grandes caisses de bois dur, aux coussins plus durs encore, que l'on nomme fiacres en français et voitures de louage en langue administrative. On voit bien que les quadrupèdes qui les traînent n'ont pas des ailes et que les cochers qui les fouettent savent dormir sur leurs sièges. Avec de pareils véhicules en a-t-on pour son argent ? Le bruit des roues sur le pavé pointu, les cahots fréquents, les secousses continues qu'il fallait endurer dans cette affreuse cage me tinrent éveillé, et la migraine qui résulta pour moi de ces ronflements rentrés me mit de la plus méchante humeur dont fut jamais atteint philosophe de mon espèce.

Après dix minutes de cette torture, le véhicule s'arrêta, et nous descendîmes devant une porte vitrée, à la droite de laquelle s'étalait une bourriche d'huîtres de la plus fraîche apparence. Drôle d'en-seigne ! Un escalier en colimaçon s'offrant à nos regards fut aussitôt gravi par nous, et nous nous trouvâmes dans un vestibule de moyenne grandeur ;

au milieu, des tables étaient dressées, supportant des plats de tout genre et des assiettes de dessert garnies ; à droite, un garçon découpant une volaille, un autre à gauche frappant du champagne ; d'autres encore, et en grand nombre, allaient, venaient, couraient en tous sens s'appelant, se répondant, s'agitant comme l'écureuil dans sa cage, et ne trouvant qu'à grand-peine le temps de congédier les altérés et les affamés qui s'étaient précipités dans l'établissement. Tout autour de la pièce et le long d'un corridor qui lui fait suite, des portes fermées et surmontées d'un numéro, derrière lesquelles on entendait des éclats de rire sonores ou des voix avinées, suivant le sexe. Je frémis à cette pensée que ma petite maîtresse pourrait se trouver seule le lendemain, livrée sans défense, au milieu de cette atmosphère imprégnée de luxure, aux attaques de mon folâtre Arlequin ; dès lors, je résolus de la sauver, fût-ce malgré elle, des suites de sa coupable coquetterie.

Les salons des *Deux-Mondes* étant tous occupés, force pour nous fut bien de descendre souper dans la salle commune. J'ouvrais bien ici une parenthèse pour vous demander pourquoi on nomme souper un repas fait en plein jour, à la suite d'une

nuit agitée, mais vous pourriez me trouver indiscret, et je préfère vous déclarer catégoriquement que ce genre de repas n'est point dans mes goûts.

Etait-ce le résultat de ma mauvaise humeur ? Tous les convives, hormis peut-être le couple dont je suis la propriété, me parurent d'une nullité désespérante. Il y avait pourtant là un auteur dramatique, un compositeur, un feuilletonniste, un peintre, espèce de personnages qu'on appelle gens d'esprit ; mais l'irrésistible sommeil et le voisinage d'un grand nombre de gandins avinés et de femmes déguisées en hommes exerçaient sur leur intelligence une influence fatale.

Au dessert, à propos de M^{lle} Gandon, — une femme bien modeste, paraît-il, — une querelle s'éleva qui faillit tourner mal, et qui se termina, grâce à l'intervention d'un *policeman* en veste ronde, par la promenade, dans la rue Impériale, d'une tête en carton placée sur ses épaules par l'un des perturbateurs. Je me suis demandé, avec autant de flegme que le Morisson de M. Sardou, s'il n'y avait pas plus de cervelle dans la tête grotesque qui lui servait de masque que dans celle de mon homme ; ce ne sont pas les oiseaux-mouches qui commettraient l'incroyable bêtise de s'enlaidir.

saint Chrysostome, saint Ambroise, saint Grégoire de Nysse, soutiennent que le visage du Christ réunissait la beauté et la majesté.

Si Jésus a existé, disent les mêmes auteurs, s'il a entrepris lui-même cette transformation sociale que le christianisme devait accomplir...

Comment expliquer même le langage de saint Paul? Contemporain des apôtres, il a vécu dans leur intimité. Il connaît l'histoire du Christ jusque dans ses plus minutieux détails...

(La suite prochainement.)

sup eussit

Il est notifié à la commission de l'enseignement public

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, 12 avril 1867.

De quoi vous parlerai-je d'abord? des étudiants ou des journaux de Paris? les uns et les autres ont eu cette semaine le privilège d'attirer l'attention de l'opinion publique...

MM. Thorens, étudiant en médecine, Lourol, étudiant en droit, et Scheurer, chimiste, elles leur font le plus grand honneur.

Cette même jeunesse connaît également ses droits d'initiative et de défense, et nous allons prouver qu'elle sait à l'occasion les revendiquer énergiquement.

Voici l'extrait des résolutions qui furent adoptées. Art. 1er. — Tout étudiant auquel un maître d'hôtel proposera une augmentation de loyer...

Art. 2. — On fera également connaître à ce comité les noms des hôtels qui auront maintenu leurs anciens prix.

Art. 3. — Le comité est composé de douze délégués, chargés de centraliser et de publier les divers renseignements qui leur parviendront.

Art. 4. — Il sera dressé ainsi deux listes: l'une des hôtels dont les loyers auront été augmentés, l'autre de ceux dont les tarifs n'auront pas été changés.

Art. 5. — A la rentrée prochaine, les étudiants éviteront d'occuper les hôtels qui auront été signalés pour leur augmentation; ils les feront connaître à leurs camarades nouveaux venus.

Je crois que cette protestation publique des étudiants en face des exigences aveugles des hôteliers portera ses fruits, et que les premiers n'en seront pas réduits à planter leurs tentes dans le jardin du Luxembourg...

Vous connaissez les mesures qui ont été prises contre

à plaisir, et j'aurais à ma disposition des bassins d'encre, je vous juré que je n'y tremperais pas le bout de mes plumes...

Nous rentrâmes enfin; j'avoue qu'à ce moment je n'avais pas toute ma raison; car ma capricieuse maîtresse m'avait fait plonger, à différentes reprises, mon bec dans sa coupe de moût...

C'était pour le soir, à dix heures, ce fameux rendez-vous; j'avais, je vous l'ai dit, résolu d'empêcher le moindre coup de canif, mon plan était tout tracé.

baisers, qu'elle n'aurait jamais un autre homme. En même temps elle lui conseillait de rendre visite à sa famille, et finit par lui persuader d'y aller le soir même...

Il n'y avait pas foule comme le matin dans ces fameux salons; l'endroit était relativement calme, et l'on pouvait réfléchir sans être par trop dérangé.

Après un quart d'heure d'attente, mon Arlequin

deux journaux de Paris, l'Avenir national et la Liberté. Le privilège, puisque, parait-il, de la vente de leurs numéros sur la voie publique, leur a été retiré par arrêté administratif.

Vous devinez sans peine toutes les réflexions qui ont été faites depuis deux jours sur les motifs et les conséquences; mais on dit surtout que le gérant du Petit Moniteur du soir aurait tort d'en éprouver une trop grande jubilation...

J'en connais des lecteurs qui, le soir même où cette mesure fut appliquée, achetèrent deux numéros du même journal ou allèrent sur-le-champ s'abonner!

Mais tout ne se borne pas, pour la Liberté, à une interdiction de vente sur la voie publique. M. Emile de Girardin est traduit, ainsi que M. Serrière, imprimeur, en police correctionnelle, pour son article intitulé: Ce qu'il en coûte pour dire la vérité.

J'appréhends que le Figaro de M. de Villemessant va se transformer en journal politique. Je suis curieux de savoir quelle couleur prendra cette nouvelle feuille.

M. le docteur Barrier, notre compatriote, vient de fonder une revue bi-mensuelle, la Science sociale, destinée à propager les principes de Fourier.

Lundi à eu lieu, à l'Odéon, la première représentation de la Vie nouvelle, de M. Paul Meurice; la semaine prochaine, au Gymnase, M. Adolphe Belot, le charmant auteur du Testament de César Girodot, fera représenter une pièce: les Souvenirs.

Je vous parlerai de ces deux comédies dans ma prochaine correspondance.

P. S. — On lit dans le journal l'Éclair: Un abbé de la ville de...

Il y a eu cette semaine une petite émeute chez les jésuites de l'hôtel des Postes, dans une institution tenue par eux sous le vocable de Maison Sainte-Geneviève.

Les jésuites ont le droit d'exclure de leur troupeau ceux qu'ils en croient indignes, et ce n'est pas nous qui y trouverions à redire, nous voudrions, au contraire, qu'ils trouvent tous leurs novices indignes.

Mais est-il bien vrai que, dit par les journaux, les jésuites, on puisse être privé de l'entrée dans les lycées de la capitale M. le ministre.

Ce serait admirable si l'on devait lire le bréviaire au caserne et égrener le chapelet au poste. Nos vieux grognards et les majors en apprendront bien d'autres à nos jeunes sous-lieutenants que la Vie parisienne, et ce n'est pas cela qui les empêchera de faire faire l'exercice et de défondre la patrie au besoin.

fit son apparition. Il avait un air fat, une figure imberbe, un lognon éhément posé sur l'œil gauche, tout ce qui constituait l'homme potri de chie, terme consacré; seulement le porte-monnaie n'était pas garni dans les mêmes proportions.

Il fit la roue devant Zora, chercha à l'enjôler, lui prit la main, puis la tailla, baisa son front, puis sa joue, puis sa lèvre; toutes ces tendresses n'étaient pas sans m'agacer, mais je laissai faire tant qu'il ne dépassa pas les limites permises.

FAITS & GESTES

DE POLICHINELLE ET TRIBOULET

QUATRIÈME JOURNÉE.

Le cadavre du jeune homme se dresse sur son séant; son front haut et large prouve qu'il fut le moule d'idées larges et hautes; ses yeux s'allument comme deux éclairs célestes, présageant la foudre qui doit tomber sur les éditeurs.

Broum! broum! cla cla cla! (Polichinelle adosse sa bosse à la muraille.)

On a pris dans ma poche un feuillet manuscrit. Capte-moi mon histoire et mes chances adverses; Denain tu la liras aux nouvelles diverses; La presse lavandière, avec son gros battoir, La fera retentir dans les journaux du soir; Laisse-moi remonter dans mon vaste domaine.

Non, raconte-la moi; c'est une bonne aubaine. Qu'on peut en raison mettre dans le Réveil. Raconte, j'attendrai le lever du soleil. Pour ton enfant morveux, j'ai les eaux du baptême.

Entends-le donc alors, il y agit un blasphème! La maison était pauvre où je reçus le jour; Comme j'étais l'enfant d'un véritable amour, La poésie en pleurs sur ma bouche murmurait. Mit un baiser de miel, de miel du Mont Hymette; Et des lors je grandis. L'Espérance avec moi.

Je n'aurais rien, car la divine flamme; J'avais mis ici-bas des ailes à mon âme. J'allais comme l'oiseau, jetant à tous les vents Et mes chansons d'amour, et mes hymnes fervents. Mais je sentis l'orgueil, je crus quelque chose, Et je faisais mon buste et moi apothéose.

Et sur tous les chemins, je proclamais comme un dieu; C'est ainsi que je vins dans notre capitale. Où j'éprouvai bientôt les tourments de Tantale. Ainsi que Béranger, logé dans un grenier, Volant d'autres lauriers que ceux du chansonnier.

Tout pâle et tout frêle, le jeune de la veille; Je révais de saisir le sceptre de Corneille. Mes héros étaient fiers, ils parlaient noblement; Leur accent vibré haut, tantôt doux, véhément; Ils parlaient tour à tour la langue plus qu'humaine, Et je me délectais de leur langage d'élite.

Pour les élus du jour je n'étais qu'un bâtard; Pour moi, les portes de la scène; Le public n'applaudit que la prose malsaine; Il a des cuisiniers, de sales marmittons,

l'embusquement, puis les curieux de l'endroit. Honteux de ce rassemblement, le gandin prit la fuite, abandonnant sur son malheureux sort ses amours et ses lunettes.

J'avais délivré Zora, je m'attendais à des remerciements et à de tendres caresses de sa part. Elle me regarda un instant, vivement surprise de ma présence, puis me prit dans sa main, me caressa d'une façon distraite et me dit de sa plus douce voix: « Merci, mon oiseau chéri, tu viens de me rendre un grand service; pour un misérable caprice, j'étais en train de perdre ma justification.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Je n'avais eu des illusions que dans un moment; elle avait eu de son côté son Frédéric, un homme chéri comme elle l'appelle. De son côté, elle n'est pas à se vanter d'être un être d'élite; elle a de petits d'embusqués et de petits d'embusqués, et elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid; elle se place et elle se place à la dimension de son nid.

Il faut à ce goulut, saturé de chefs-d'œuvre,
Des crapauds purulents entourés de couleurs;
Alors il se régale, emplit son estomac
De ces mets mijotés dans du jus de tabac!
Quand, y pense, vraiment, j'en rougis de colère.
Le théâtre n'est plus l'école populaire
D'où la foule enivrée et les yeux pleins de pleurs
S'en retournait avec des sentiments meilleurs,
D'où l'on rentrait échéz soi méditant en soi-même
Ces mots tant épelés: « Aïmons; Dieu veut qu'on aime. »
Maintenant il nous faut des bandits débraillés,
Des héros sans vergogne et de vices souillés!

L'eustache a remplacé la lame de Toledo
Le héros de vertu esclave une fable laide,
Mais arrachez le masque, et vous verrez dessous
Des fronts vert-degrisés comme de vieux grossous.
La trique a remplacé les vaillantes épées.
Bref, au lieu de Chimène on nous fait des poupées.
On nous peint l'opéra-pasur étalé au grand jour
Et sur tout ce fumier pas un rayon d'amour.
Le scène est un tremplin où l'on saute et gambade;
C'est un tréteau de foire où l'on fait la parade.
Où l'on croise, en jonglant, pensée et mot grossier,
Où sur la corde raide on va sans balancier.
Pour qu'un rideau se lève, il faut que par avance
L'acteur se soit montré par toute l'indécence!

Et, ne s'en doutant pas, il se fait le miroir
Où le public stupide en riant vient se voir.
C'est le manœuvre bête entassant des ordures,
Qui croyant bien parler, nous crache des injures;
D'un siècle sans pudeur se faisant le reflet,
Tout ce qu'il nous souille, il se donne un reflet.
Des lors j'abandonnai les théâtres malades,
J'avais dans un tiroir des odes, des ballades,
Des sonnets bien tournés, de suaves chansons
Qui semblaient gazouiller dans les fleurs des buissons.
Avec ce manuscrit, comme un bécotier,
Qu'on poète sous le bras, j'allai pédestrement
Aux yeux des éditeurs le montrer bravement;
Aucun d'eux n'en voulut: « Monsieur, la poésie
Est une marchandise éventée et moisie,
Nous ne la vendons plus. Faites-nous des romans
Remplis de passions et de débordements.
Qu'ils soient bien croustillants, gonflés de choses sales,
Détritus ramassés aux fanges de nos halles;
Mettez-y des casus retournant leur jupon,
Pour fêter les regards d'un voyou, d'un frisson,
Surtout des vieux paillasses, au nez plein de rouilles
Qui s'en vont talonnant toutes les jeunes filles
Et savourant de loin le parfum des primères:
Ces choses-là font bien dans un roman de meurs.

Ce qui fait mieux encore pour le saine morale,
Ce sont des assassins sur un homme qui râle,
Des forçats éhontés se riant des bourreaux
Sachant qu'un romancier les transforme en héros.
Allez, mon jeune ami, c'était partout de même,
Muse, pourquoi vins-tu me donner le baptême,
Et pourquoi vins-tu au monde en ce siècle brutal?
Qui ne connaît que l'or, l'argent le plus fatal?
Il faudrait que je fisse en dix jours un volume
De sales ramassis qui souilleraient ma plume?
Que je fasse parler en style étincelant
La chenille qui porte une robe à balancier,
Et ramasserai pas ce tas de vilénies!
Je le laisse en partage à tous ces beaux génies
Qui veulent à prix d'or leur prose de portier.
Non! J'aime mieux mourir poète tout entier,
En méprisant les fleurs que fait naître le doute,
Mais en versant mon cœur devant Dieu qui l'écoute. M.
Les beaux jours sont passés de Sand et de Balzac,
Balzac nous a quitté, Sand a vidé son sac.
On n'écrit rien de bon, mais on tient les ficelles
Des pantins que l'on fait mouvoir dans les dévillées,
Au lieu d'être manœuvre on devient romancier!
Leur prose est un lingot qui passe au balancier.

Le travail de roman n'a fait pas une ride;
Ce n'est pas un métier, c'est un amusement.
On ne meurt pas de faim; Mais on meurt de misère.
Hier, étant au bout de mon triste rosaire,
Un mot tant moqué, j'en ai mit plein d'instant
Avec une indolence en moi de long temps.
Et voilà que c'est pourtant que notre vie
Vivante on nous méprise, et mérit on nous envie.
Demain, à mon convoi, tu verras accourir
Tous ceux de qui la main eût pu me secourir!
Et mon nom surgira sur leur vaste cécitoire,
Comme un soleil levant épanoui de gloire!
Ils mettront sur ma tombe un buste de Paros,
Contraire par la main de Vénus ou d'Eros,
Ils planteront des iris autour de mon tombeau,
Ils sèmeront des fleurs sur la pierre scellée,

Et moi, je leur criai par le souffle des vents:
« Laissez en paix les morts, et songez aux vivants. »
(Le poète se recouche sur la dalle froide.)

POLICHINELLE, frottant son bâton.
Allons! Polichinelle, étrille-moi ces rosses!
Rebrousse-leur le poil avec des dents féroces!
Compère Triboulet t'aidera quelque peu
A venger ce poète à présent devant Dieu.

CHRONIQUE LYONNAISE

Quelle est, à cette heure, la grande préoccupation des Lyonnais?
Vous allez répondre: l'Exposition, Bismark, la Prusse, le Luxembourg ou la guerre. Eh bien, non. Ce qu'il y a de plus intéressant pour eux, c'est l'arrivée, en France, d'un prince japonais, d'un frère du souverain.

Son Altesse impériale a causé, paraît-il, une très-agréable surprise à tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher. Il est excessivement aimable et généreux, et pendant son séjour à Marseille et à Toulon, il a su inspirer à toutes les notabilités civiles et militaires les plus vives sympathies.
« Hier soir, dit le journal de notre ville qui a les confidences administratives, dans un grand dîner offert à tous les fonctionnaires du chef-lieu, S. A. I. a porté un toast remarquable et digne de la civilisation européenne. »

Cet adorable prince asiatique civilisé à l'européenne, qui aussi, voulu voir la France et ses habitants des deux sexes et visiter l'Exposition universelle. En toute hâte il se rend à Paris.
Pendant douze cents ans, les ports du Japon sont restés fermés à toutes les autres nations, et quand les Américains d'abord, et les Français ensuite eurent imaginé le moyen de les faire ouvrir, ils trouvèrent une nation de plus de trente millions d'âmes, beaucoup plus civilisée et beaucoup plus industrieuse qu'ils ne l'avaient supposé. Déjà Lyon fait avec le Japon un important commerce de soies, et, de toutes les villes de France, c'est elle qui est appelée aux relations d'affaires les plus considérables.

Vous comprenez dès-lors l'intérêt qu'attachent les négociants de la ville à la visite de ce prince impérial. Ils ne rêvent plus que Chine et Japon. Et ils se livrent aux dissertations commerciales les plus optimistes.
C'est le commerce qui, au seizième siècle, avait permis aux Portugais et au jésuite François Xavier, de pénétrer au Japon; c'est le commerce qui, au dix-neuvième siècle, lui a fait ouvrir les portes de l'empire aux nations civilisées, et c'est le commerce qui maintiendra les relations en les rendant nécessaires.

Vous devinez si ceux qui ne peuvent pas parvenir jusqu'à Son Altesse se remuent pour être présentés à un des personnages de sa suite.
Elle est accompagnée de son ministre, de son précepteur, de vingt-quatre autres officiers japonais et de M. Dury, consul de France au Japon.
Déjà l'arrivée prochaine du haut personnage et de son escorte est signalée dans le monde des élégantes de Paris, et elles proclament qu'elles leur réservent, malgré l'affluence des étrangers, le plus gracieux accueil. Ils ont la réputation d'être si voluptueux... ces Asiatiques!... Et de plus les Japonais poussent jusqu'à l'excès l'amour de la propreté. Il n'y a pas chez eux une maison où l'on ne puisse prendre son bain chaque jour.

On lit dans la Gazette médicale de Lyon:
« Le docteur Luca, de Naples, a extrait des mamelles d'une jeune religieuse de 23 ans 32 aiguilles ou épines sans tête. Elle se les y était introduites d'après les conseils d'une personne qui, connaissant les sympathies de l'utérus avec les seins, avait jugé ce moyen capable de mettre fin par l'avortement à une grossesse de cinq mois que cette pauvre fille voulait cacher. » (Il Morgagni.)

O inspirations de la vertu dans un couvent!
Et dire qu'il se rencontre toujours quelque créature pour conseiller l'avortement et ses torts terribles et prolongés.

La librairie religieuse fait à Lyon de très-brillantes affaires.
Il ne saurait en être autrement dans la ville dévote; mais elle est, en outre, si heureuse et si habile dans le choix de ses publications!
Dans ces derniers jours, elle s'est enrichie d'un nouvel ouvrage que les lecteurs du Réveil ne doivent pas ignorer, car il s'adresse à eux.
Il ne coûte que 2 francs 50 centimes, et certes l'acheteur n'est pas volé, il en a bien pour son argent.
Vous lous qui vous rattachez aux principes de la révolution de 1789, lisez et tremblez:
« Terribles châtements des révolutionnaires ennemis de l'Eglise depuis 1789 jusqu'en 1867, par le R. P. Huguel. »
Nous avons bien vu dans ces derniers temps les plus éminents prélats de l'Eglise romaine nous donner les inondations et les sauterelles comme des châtements vengeurs, des inspirations de la colère divine; mais les peines collectives ne suffisent pas au révérend père, de je ne sais quel ordre, qui a une si profonde horreur des révolutionnaires. Il y en a, dans ce recueil, des châtements particuliers!!!

Si vous voulez vous divertir, parcourez les 484 pages du livre... ouvrez au hasard... vous serez satisfait... Les souverains eux-mêmes, qui ont accepté la révolution et ses conséquences et qui ne se sont pas prosternés devant l'Eglise, ne sont pas épargnés. — Cela doit leur donner à réfléchir!...

Ce bienheureux livre va devenir la pâture des congrégations religieuses et des petits séminaires. Chaque matin et chaque soir on lira aux jeunes élèves une de ces histoires authentiques. On leur formera ainsi l'intelligence et le cœur et on leur inspirera l'amour de la révolution française.

Nous reparlerons de ce livre.

Après l'arrivée des Japonais, la plus grande nouveauté de la semaine est assurément le petit coup d'Etat accompli par le directeur du palais Saint-Pierre.

Les journaux politiques ont raconté l'événement d'une façon plus ou moins exacte en demandant une enquête. Nous croyons être en mesure de faire connaître exactement la vérité.

Il y a une huitaine de jours, M. Aligny en faisant sa tournée trouva, ô malheur! une fenêtre ouverte dans la classe de peinture.

Il ne se contenta pas de la faire fermer, il crut devoir adresser au professeur, M. Guichard, quelques réflexions que les élèves, à tort ou à raison, jugèrent blessantes pour la dignité de leur maître. M. Guichard, excellent homme et excellent peintre, a toujours obtenu l'affection de tous ses élèves et le bruit s'est répandu qu'entre M. Guichard et M. Aligny les sympathies ne sont pas très-vives.

La physionomie des élèves, leurs regards énergiques et leur morne silence firent comprendre au directeur qu'il n'était pas approuvé. Le rouge lui monta au visage... puis, croyant apercevoir un des élèves qui le regardait d'une façon particulière, peut-être un peu moqueuse, l'interpella:

— Pourquoi me regardez-vous?
— Mais parce que vous parlez.
Et après quelques instants de discussion, le directeur s'écria: Je vous renvoie indéfiniment, allez faire du paysage.

Un autre élève, qui peut-être voulait faire aussi du paysage et trouvait la recette bonne, se mit également à braquer ses regards contre le directeur; même résultat; M. Aligny ne se fit pas prier.

A ce moment, un splendide coup de sifflet se fit entendre.

Quel était le coupable? Impossible de le savoir. M. Aligny, qui ne plaisait pas avec le respect et la discipline, prononça sans hésitation le renvoi de toute la classe.

Mais il paraît que depuis les récits des journaux, la classe a reçu la permission de rentrer, à l'exception des deux ou trois mutins aux regards expressifs ou un peu trop moqueurs.

Ne leur fera-t-on pas grâce aussi?
S'ils sont coupables, c'est trop de sympathie pour leur professeur. Donc ils sont excusables.

Tout le monde demande une enquête, nous espérons bien qu'elle aura lieu.

Hector.
P. S. Au moment de mettre sous presse, nous lisons dans le Progrès une lettre de M. Caruelle d'Aligny sur ce qu'il appelle ce très-petit événement de famille. Il veut, dit-il, apprendre aux lecteurs du journal la vérité vraie, et il se borne à leur faire connaître ce qu'ils savaient déjà, l'expulsion des élèves de la classe de peinture et leur rentrée au bout de quelques jours, à l'exception des trois plus coupables. Mais quant à la cause de cette expulsion, aux motifs qui l'ont déterminée, M. Caruelle d'Aligny ne juge pas utile de nous apprendre la vérité vraie.

Il est des fois nécessaire qu'une enquête nous la fasse connaître.
M. Caruelle affirme ensuite qu'il a agi dans la plénitude de ses pouvoirs. Il ferait mieux de prouver qu'il en a fait un usage intelligent.

ETUDE PHILOSOPHIQUE

Le Problème des Origines

Peut-on admettre l'existence de tous les phénomènes, de toutes les lois que le monde révèle sans une cause intelligente et active?

Reconnaissez au moins que si cette cause n'est pas préexistante au monde, elle est éternelle comme lui.

Que l'intelligence de cette cause ait suivi comme le monde qu'elle animerait la loi du progrès, qu'elle ait été moins développée à l'origine — je pourrais l'admettre sans que ma raison crie à l'impossibilité — ce sera une hypothèse.

Mais soutenir que la matière est aveugle et inconsciente, admettre en même temps non seulement son éternité mais son développement conformément à des lois immuables et intelligentes, ce n'est pas résoudre le problème des origines, nous l'avons déjà dit, c'est le compliquer, c'est remplacer le mystère de la cause transcendante par cet autre mystère non moins incompréhensible: la matière éternelle des lois logiques présidant à son

développement et l'intelligence née de l'aveuglement et de l'inconscience.

Mais, dit M. Vacherot, le monde ne peut pas être considéré comme un effet, — donc il faut qu'il soit une cause, — ce n'est pas le contingent, c'est le nécessaire.

Je cherche mais en vain la raison de cette affirmation si grave.

La nécessité du monde est dit-on démontrée par la fixité de ses lois et l'immuabilité de ses types.

Le fait est incontestable, mais la conséquence qu'on en tire est-elle forcée?

Une cause intelligente et créatrice ne rend-elle pas aussi bien compte et des lois fixes et des types immuables?

Le monde est nécessaire, ajoute-t-on, puisque sa substance est indestructible?

Je veux bien admettre cette indestructibilité.

Ma raison, en effet, proteste contre cette fin du monde prêchée par l'école théologique. Si le monde est l'œuvre d'un souverain créateur, infini et parfait, son existence ne peut pas être le caprice d'un jour ou d'un certain nombre de siècles, ce doit être une œuvre immortelle.

Mais comment de cette indestructibilité de la matière arrive-t-on à concevoir sa nécessité? Comment cela suffit-il pour qu'elle existe par soi?

Sans doute cette indestructibilité ne prouve pas le contraire, mais elle ne résout pas la difficulté.

C'est donc en vain que parcourant les principaux auteurs de la philosophie nouvelle, nous y avons cherché une solution indiscutable. De toutes ces théories si savantes, où brillent d'éclatantes vérités, nous n'avons encore vu sortir que le doute.

Faut-il retourner en arrière, nous lancer dans l'examen des théories anciennes?

Ce serait abuser de la patience du lecteur.

Un mot seulement.

Il ne peut être question de philosophie aujourd'hui sans qu'on parle de panthéisme. C'est le nom dont on décore toutes les opinions qui ont éclos dans ces derniers temps.

Or, le panthéisme n'est point une nouveauté. Il remonte même plus loin que Spinoza, auquel on en attribue la paternité.

Le panthéisme admet la consubstantialité de Dieu et du monde comme un fait indubitable. La nature et Dieu ne sont pour lui que deux aspects différents d'une même existence. Dieu est le principe immanent des choses. La nature c'est Dieu considéré dans le déplacement de son énergie. Dieu en action.

Il n'y a pas d'un côté un Dieu solitaire et immobile au fond des cieux, de l'autre un monde qu'il a laissé tomber de sa main. Dieu est tout et tout est Dieu. L'intelligence et la puissance de Dieu se confondent et s'identifient avec la puissance et l'intelligence des êtres universels. Et c'est dans ces êtres seuls qu'il prend conscience de lui-même. Dieu n'est pas le premier des êtres, c'est le seul être. Ce n'est pas la cause première, mais la cause unique. Dès lors il n'y a plus de personnalité divine parce que la personnalité ne se conçoit que par opposition à une autre personnalité; or, le monde qui constitue la personnalité de Dieu embrasse et contient tout: il n'y a donc pas de personnalité à lui opposer.

Il y a toutefois des différences. Dans l'univers de Spinoza il existe un abîme entre la pensée et l'étendue. Ce sont bien deux parties de son être; mais deux parties distinctes qui n'ont pas d'union entre elles. Le flot des idées coule d'un côté, le flot des corps toute de l'autre. Pour Hegel, au contraire, il y a identité absolue de la pensée et de l'être. Il y a entre eux une union tellement intime que les deux ne font qu'un. Dès lors à quoi bon deux mots pour exprimer une essence unique? Ne disons pas la pensée, l'être, disons l'idée. L'idée, voilà le Dieu d'Hegel; le développement de l'idée, voilà la réalité; la connaissance de ce développement, voilà la science.

Il est difficile à un esprit français de s'arrêter dans ce vaste labyrinthe d'abstractions amoncelées avec une fécondité inouïe par le penseur allemand. D'autant plus qu'Hegel refuse à l'expérience toute

THÉÂTRES DE LYON

autorité scientifique, que tout doit être démontré en philosophie, c'est-à-dire déduit des idées pures. Il a le plus parfait mépris pour l'observation. L'expérience n'explique rien, elle ne démontre même pas, parce qu'elle est renfermée dans des limites de temps et de lieu. La philosophie, au contraire, explique, et en expliquant démontre, et ses résultats sont universels et durables.

Le principe de la philosophie d'Hégel c'est l'identité des contradictoires. Jusqu'à lui on avait cru que les contradictoires s'excluent mutuellement. L'être et le néant, la liberté et la nécessité ne paraissent pas pouvoir être ramenés l'un à l'autre. Hégel les concilie. Dans chaque idée il découvre une idée contraire et les unit dans une troisième idée supérieure. Considérer l'idée successivement en soi, hors de soi et pour soi, telle est sa méthode constante.

La science doit partir d'une idée première et en déduire toutes les autres.

La substance universelle, force immensément puissante, se développe sans cesse. C'est dans ce développement qu'est la réalité et la vie.

Ce système fait disparaître toute distinction entre le fini et l'infini. Il n'y a plus ni effet ni cause. Tout devient nécessaire et tout est nécessairement ce qu'il est.

Dès lors l'homme n'est plus un être libre et responsable, et Spinoza s'écrie : « Tout ce que je puis dire à ceux qui croient qu'ils peuvent parler, se taire, en un mot agir en vertu d'une décision de l'âme, c'est qu'ils rêvent les yeux ouverts. »

Nous sommes en la puissance de Dieu comme l'argile entre les mains du potier qui tire de la même matière des vases destinés à un vénérable usage et d'autres à un usage vulgaire.

Si l'homme n'a pas de liberté, de spontanéité individuelle, il n'y a donc ni bonnes ni mauvaises actions, ni mérite, ni démerite. L'utilité seule existe, c'est l'utilité seule qui règle tous les rapports humains. Si la société punit le scélérat, ce n'est pas parce qu'il est coupable, c'est parce qu'il est dangereux.

Plus d'immortalité de l'âme, c'est une chimère. A la mort le corps rentre dans l'éternelle étendue, et l'âme sans mémoire se perd dans l'éternel océan de la pensée divine comme la goutte d'eau dans la mer.

Ainsi le panthéisme de Spinoza abîme l'homme en Dieu : *In Deo vivimus, movemur et sumus*, répète-t-il après saint Paul, ce qui lui inspire avec de nobles accents un profond mépris pour les biens de la terre.

Contre cette doctrine de Spinoza, voici les nobles paroles de M. Vacherot :

« Que les choses soient converties en idées, que les faits soient érigés en lois et en droits ; que le monde dans ses plus tristes réalités, soit proclamé l'expression adéquate de Dieu, l'erreur est monstrueuse. Entre ne voir Dieu nulle part et le voir partout, mon choix serait bientôt fait : si j'étais condamné à cette alternative, je préférerais l'athéisme. Contre la réalité de la nature et de l'histoire, livrée à l'aveugle fatalité, je puis me réfugier dans ma raison qui juge et dans ma conscience qui proteste. Contre cette même réalité idéalisée et divinisée, où sera le refuge de l'âme honnête et de la raison sévère. Si le pessimisme de l'auteur de *Candide* est désolant, l'optimisme de Pangloss est aussi dangereux qu'il est ridicule. En détruisant l'espérance, le premier maintient le devoir, le second le supprime en confondant le droit avec le succès. Diviniser le tout, c'est tout justifier, tout consacrer. Quelle affreuse nécessité ! quelle amère dérision, surtout devant le spectacle de la réalité ! Au moins l'athéisme me laisse le droit de me moquer du laid et du ridicule, de maudire le mal et le crime ! »

« Plus la science avance dans la connaissance du monde, plus elle trouve qu'il justifie son beau nom de *Cosmos*. Mais ce qui est vrai aussi, c'est que le mal s'y rencontre sous toutes les formes. Et si l'on nie le mal physique, niera-t-on le mal moral ? Dira-t-on que le vice, que le crime, que l'homme vicieux et criminel sont de simples aspects des choses considérées au point de vue de l'expérience ; que tout cela n'a de réalité que pour le sens psychologique ; que le sens métaphysique des choses ne reconnaît pas ces distinctions du beau et du laid, du bien et du mal, du juste et de l'injuste ; que tout, pour la raison, se réduit à être ou n'être pas ; que par conséquent la majesté et la pureté de l'essence divine n'ont rien à craindre des réalités quelconques qu'on fait rentrer dans son sein ? Spinoza a osé proférer ces étranges paroles. Mais c'est en vain qu'il a bravé le sens commun et le sens moral. Sa logique n'a séduit personne ; elle n'a fait que compromettre les hautes et profondes vérités de son système. . . . Le Beau, le Bien, le Vrai, le Dieu parfait de la raison habite un autre monde que le *Cosmos*, si magnifique que la science moderne nous l'ait révélé. »

L'enthousiasme que fit naître la *Traviata*, lors de sa création par M^{me} Vandenhoven et Achard, s'est transformé en un très-joli succès d'estime avec les interprètes actuels.

Je voudrais pouvoir analyser la partition de Verdi, en montrant les défauts saillants à côté des pages sublimes qu'elle renferme, mais l'œuvre est aujourd'hui trop connue pour que j'ose me le permettre. Un jour peut-être, lorsque *Don Carlos* abordera la rampe lyonnaise, je pourrai donner mon appréciation entière sur le talent de Verdi, l'homme de nos jours qui produit le plus, l'un des compositeurs qu'on a le plus critiqués, et qui, malgré des défauts incontestables, restera comme l'un des maîtres de la musique moderne. Et, à propos de *Don Carlos*, j'espère que, contrairement aux habitudes contractées, non-seulement par la direction mais par la plupart de ses aînés, M. d'Herblay n'attendra pas que l'ouvrage ait pris des cheveux blancs pour nous le faire connaître.

La mélodie, en général, abonde chez Verdi, mais elle est loin d'être toujours écrite dans le sentiment véritable qu'elle doit exprimer ; c'est un tort qu'on ne peut guère reprocher à la *Traviata*, et l'homogénéité constante de l'intrigue et de l'inspiration musicale constitue à mes yeux le principal mérite de cette partition. Le *brindisi* du premier acte, le duo du second, le septuor du troisième, l'air et le duo finals sont plus spécialement remarquables et applaudis. Le public se livre facilement avec des œuvres de ce genre qui sont aisément écoutées et comprises ; aussi les rappels se succèdent sans interruption, toujours provoqués par la claque, *bien entendu*, mais le public s'associe de bonne grâce aux orations de ces Messieurs. Ce n'est pas moi qui protesterai.

Le véritable succès de cette reprise a été pour Méric ; cet artiste consciencieux a composé son rôle d'une façon inconnue jusqu'à ce jour, à Lyon du moins ; il a trouvé, dans ses deux duos du second acte, le moyen d'attendrir un public généralement froid et de s'en faire acclamer. M. Méric nous quitte, et c'est, paraît-il, M. Monnier, actuellement baryton à Bruxelles, qui le doit remplacer ; nous verrons son successeur à l'œuvre et nous l'applaudirons sans arrière-pensée s'il mérite tout le bien qu'on dit de lui ; mais il nous est bien permis aujourd'hui de regretter le départ d'un artiste qui a tenu avec talent son emploi pendant deux années, départ qui est pour le Grand-Théâtre une perte sérieuse. Nous ne lui disons pas adieu, mais au revoir.

Elle nous quitte également M^{lle} Baretta, la charmante petite chatte-fauvette que vous connaissez. Trouvera-t-elle ailleurs un public aussi sympathique que le nôtre ? Je le lui souhaite et je l'espère, car M^{lle} Baretta m'a fait passer quelques soirées trop agréables pour que je ne lui en aie pas un peu de reconnaissance. Elle a fait de son mieux dans la *Traviata* ; certes, à six ans de distance, les souvenirs sont encore trop vivaces pour qu'elle ait pu faire oublier sa devancière, mais la nouvelle Violetta a récolté des bravos sincères, surtout dans sa grande scène du dernier acte qu'elle a chantée et jouée avec beaucoup d'âme et de vérité. Un conseil pourtant : « Ne forçons point notre talent » a dit le fabuliste, et il a dit vrai. C'est un véritable tour de force qu'a accompli M^{lle} Baretta en chantant au concert de Joseph le grand air de la *Flûte enchantée*, mais elle eût été autant applaudie et elle eût charmé bien davantage son public avec la chanson de *la Rose* par exemple. A vous aussi, madame, nous espérons bien ne pas dire un adieu définitif.

Est-ce la méditation des articles de critique dirigés contre lui ou simplement le désir de se ménager ? toujours est-il que, depuis son indisposition, M. Peschard a presque entièrement abandonné ses grands cris d'autrefois pour devenir un chanteur agréable. Ce n'est pas seulement dans la *Traviata* que j'ai pu constater cet excellent revirement, les différents concerts dans lesquels M. Peschard s'est fait entendre depuis quelque temps m'en ont maintes fois fourni l'occasion ; l'air des *Abencerrages* notamment n'a presque rien laissé à désirer. Que ce jeune artiste veuille bien se résoudre à être un chanteur charmant, il y parviendra sans peine ; il lui suffira pour cela d'étudier avec goût la phraséologie musicale. M. Peschard nous reste ; il dépend de lui de se rendre aussi populaire à Lyon que l'était Achard.

A voir M^{lle} Bibès se promener majestueusement en robe de satin rose et jupe de moire blanche, nul ne se douterait qu'elle remplit un rôle de servante et répond au nom peu poétique d'Annette. Lorsqu'on n'a, comme elle, qu'un talent des plus contestables, au moins faudrait-il rester dans la vérité des costumes ; cette mienne opinion est, je crois, de tous points conforme au bon sens le plus vulgaire, et toutes les objections plus ou moins spécieuses des admirateurs et amis de M^{lle} Bibès ne me feront pas changer d'avis. Au surplus, M. Ponet m'a avoué qu'il avait abjuré ses anciennes erreurs ; cela prouve en faveur de son jugement.

J'ai nommé le concert de Luigini une solennité ; en fait, je ne me rappelle pas d'avoir vu, depuis

plusieurs années, une composition de programme aussi belle, et pourtant il n'y avait guère plus de la moitié de la salle garnie. La vogue exceptionnelle qui s'attache aux représentations de *Africaine*, ainsi que l'époque avancée de la saison, ont nui au succès de cette soirée, cependant il est permis de s'étonner que le public élégant n'ait pas mis plus d'empressement à se rendre à l'appel du compositeur comme du chef d'orchestre.

Je ne veux pas ici établir un parallèle entre George Hainl et Luigini, je trouve la conduite qu'a tenue vis-à-vis du premier la Direction de l'Opéra souverainement injuste, pour ne pas dire plus, mais je constate avec plaisir, puisque j'en trouve l'occasion, que nous n'avons rien perdu au change. M. Luigini est un de ses enfants d'adoption dont Lyon a le droit d'être fier ; compositeur de mérite et musicien consommé, il possède à fond les grands ouvrages du répertoire et dirige avec talent une réunion d'artistes distingués. Il n'a peut-être pas la *furia* de Georges dans la direction des grands *tutti*, mais il apporte beaucoup plus de soin que lui dans l'exécution des petits détails dont l'assemblage forme le corps d'un ouvrage et qui, tous, ont leur importance. Depuis qu'il est au pupitre, Joseph Luigini a livré deux batailles et remporté deux victoires éclatantes ; il en résulte pour lui un certain prestige dont il devait se servir pour réformer les tendances qu'ont ses musiciens à couvrir la voix des chanteurs.

L'ouverture de concert commencée par lui pour la circonstance a plu généralement ; la mélodie est facile et claire, rien du style tourmenté et recherché qu'affectionnent spécialement quelques-uns des compositeurs actuels, mais pour pouvoir donner un avis définitif sur cette page musicale, je désirerais l'entendre de nouveau, l'impression fugitive d'une première audition ne laissant que peu de place à l'analyse.

Un concert pour hautbois, un pour piano et une fantaisie pour violoncelle nous ont mis à même d'apprécier une fois de plus le talent de solistes de MM. Fargues, Widor et Reuschell. Nous voudrions pouvoir consacrer quelques lignes à chacun de ces artistes, mais force nous est bien de nous écarter et de les comprendre tous trois dans le même éloge.

MM. Faivret, Méric, Peschard et Barrielle, M^{es} Meillet, Sallard et Baretta étaient chargés de la partie vocale et se sont consciencieusement acquittés de leur tâche. Le succès de M^{me} Meillet a été immense, et nous avons, pour notre part, applaudi avec autant de courage que de conviction la créatrice d'*Obéron*.

Les fragments du *Gui de chène*, une œuvre posthume de notre pauvre Jules Ward, que nous remercions particulièrement M. Luigini de nous avoir fait connaître, ont été écoutés religieusement et favorablement accueillis. Les amis du défunt ont offert à chacun des artistes qui ont interprété son œuvre un bouquet de fleurs artificielles demi-deuil ; la bonne volonté dont avaient fait preuve dans cette occasion M^{me} Sallard, MM. Faivret et Barrielle et le soin tout particulier qu'ils avaient apporté à l'étude de ces deux morceaux leur méritaient bien ce souvenir.

La symphonie en *sol* mineur de Mozart et l'ouverture des *Francs Juges* de Berlioz, tels étaient les deux morceaux de résistance de ce banquet d'harmonie. Pourquoi donc ne joue-t-on pas Berlioz ? *les Troyens* dont on avait, il y a deux ans, officieusement annoncé la mise à l'étude, est encore dans les cartons. La facture de cette ouverture est magistrale, il y a surtout une rentrée de cuivres qui produit un effet indescriptible ; c'est encore un de ces morceaux qu'il faut entendre souvent et étudier à loisir pour les bien juger, aussi me contenterai-je de témoigner publiquement mon admiration pour le talent de Berlioz et d'appeler l'attention directoriale sur les œuvres, injustement délaissées, de ce savant compositeur.



Alfred DEBEAUCY.

Théâtre des Variétés. — J'ai peu de chose à dire aujourd'hui de ce charmant petit théâtre, feu le *Pied de mouton* ayant été suffisamment déséqué dans mes précédentes chroniques. J'abhorre du reste les exhumations, et M. Blanchereau s'est avisé de faire relâche toute la semaine.

Vous lui pardonnerez, car vous n'ignorez point qu'il faut un certain temps pour distribuer les rôles, les apprendre, les répéter, que sais-je encore ?

Ce soir, représentation extraordinaire au bénéfice de M. Douat, notre excellent Lazarille, et à dimanche prochain le compte-rendu de cette soirée.

A propos de cet artiste, serait-il vrai qu'il ne ferait point partie de la nouvelle troupe de M. Blanchereau ? Serait-il vrai également que le directeur aurait laissé échapper la jolie M^{lle} Treille, si pimpante dans le rôle de Léonora ? Ce serait doublement regrettable : M. Douat était fort apprécié du public, qui ne lui a pas ménagé ses bravos ; et quant à M^{lle} Treille, il suffisait de l'avoir vue une seule fois

pour être complètement subjugué par sa grâce et sa gentillesse.

Je compte pouvoir, dans mon prochain article, vous donner le tableau de la nouvelle troupe de comédie, dont l'effectif n'est pas encore au complet.

Le théâtre des *Variétés*, qui est incontestablement le plus chrétien de tous et qui tient à faire ses preuves, restera fermé pendant toute la semaine sainte, mais aussitôt après Pâques, commenceront les débuts des nouveaux pensionnaires de M. Blanchereau.

Quoi qu'on en dise, les journaux politiques ont quelquefois de bonnes idées.

Dans son numéro du 12 courant, le *Salut public* opine pour l'établissement d'un service d'omnibus à la sortie des *Variétés*.

Nous ne pouvons qu'applaudir à la pensée de notre cher confrère.

Que M. Blanchereau tente l'expérience et nous ne doutons pas qu'il n'ait qu'à s'applaudir de cette innovation.

Cercle des Familles. — J'ai vu l'instant, dimanche dernier, où le public allait se fâcher.

Vous doutez de mon affirmation de chroniqueur ? rien n'est plus vrai pourtant. Que voulez-vous ? Il y a des moments où l'agneau lui-même devient loup, où le peuple le plus débonnaire se paie le luxe d'une révolution. Du reste ce bon public avait quelque peu raison de montrer les dents : l'affiche annonçait que le spectacle commencerait à 7 heures précises, et à 7 heures 30 minutes, les trois coups sacramentels n'avaient point encore retenti.

Après beaucoup de bruit (dans la salle bien entendu) l'orchestre attaqua l'ouverture, la bissa, la trissa, et enfin, ô bonheur ! le rideau fut levé.

J'aime à croire qu'il y avait à ce retard une cause majeure ; mais que M. Reynier y prenne garde, si « l'exactitude est la politesse des rois » elle doit être aussi celle des directeurs de théâtre.

Ce même soir, j'ai eu la bonne fortune de retrouver M^{lle} Louise Myr dans *la Petite Sœur*, comédie en un acte, de Scribe.

La jeune artiste a tenu à honneur de soutenir sa réputation naissante. Elle a joué le rôle de Jenny de Rostange avec un aplomb et un sérieux remarquables.

Petit enfant prodige, que l'avenir ne détruise pas ces brillantes espérances !

Il est difficile de se montrer aussi complètement satisfait des autres interprètes de cette pièce ; ils chantent le couplet d'une façon déplorable.

Il est vrai qu'ils suivent le bon exemple donné par l'orchestre lui-même, qui se permet, sans scrupule, d'écorcher les oreilles.

MM. Laneyrie, Frédéric et Demets, à part quelques faiblesses, ont été à peu près convenables. M. Vincent aurait dû accentuer davantage le rôle du commandant Kerkavel ; enfin, M. Denis, dans le rôle du notaire, et M. Hector, dans celui du caporal Laguerite, ont été fort réjouissants. Je dois rendre cette justice à M^{lle} Francine, que, si elle a été excellente dans le rôle du lycéen, elle a presque continuellement chanté à côté du ton.

Mademoiselle Stéphanie, moins de timidité, s'il vous plaît, votre geste et votre maintien ne pourront qu'y gagner.

Dimanche prochain, représentation d'adieu de la petite actrice.

Croix-Rousse. — Encore deux nouveaux drames dans l'espace de huit jours : *Paul et Virginie* et les *Compagnons de la truelle*.

Vraiment cette direction de la Croix-Rousse se plait aux tours de force ; avec quelle merveilleuse rapidité les pièces se montent sur cette scène !

Cette fois encore, elle a eu la main heureuse, et ces deux drames sont appelés à faire sur l'affiche un assez long séjour.

J'ai assisté lundi à la première des *Compagnons de la truelle*.

Et j'ai été ravi de la façon dont cette œuvre est interprétée. Je citerai comme s'étant particulièrement distingués : MM. Billemaz, Piron, Teyssère, M^{les} Antonine et Valentine.

M. Piron, un nouveau pensionnaire du lieu, a montré un grand talent et beaucoup de pathétique dans le rôle du maçon Guillaume, et MM. Nesme, dans le rôle d'Andoche, et A. Mizon, dans celui de Poivrier, ont obtenu un beau succès d'hilarité.

Léon SAINT-URBAIN.

Nous recevons la lettre suivante, de M. le Directeur du *Cercle des Familles* :

« Monsieur le Rédacteur,

« Dans votre précédent numéro, M. Chauvet annonce qu'il a retiré du *Cercle des Familles* sa pièce, *les Blagueurs, pour des raisons qu'il croit inutile de déduire*. Cette phrase laissant le champ libre à beaucoup de suppositions, il est de mon devoir d'expliquer les faits : A la deuxième représentation de cet ouvrage, le public ayant fait complètement défaut, j'ai dû retirer la pièce du répertoire.

« Agréé, etc.,

« J. REYNIER. »

Le Gérant : REYMOND.

LYON. — IMPRIMERIE D'AIMÉ VINGTRINIER